



Splendeurs et tremblements

*Tout à Naples rappelle le XVII^e. Ses palais, ses églises, et ce mélange typique de sublime et de décati. Ici, face au Vésuve, le peintre **Jusepe de Ribera** vit sa carrière exploser.*

La chartreuse de San Martino offre une vue imprenable sur la ville et le Vésuve. L'Espagnol Jusepe de Ribera est arrivé en 1616 à Naples, alors dominée par ses compatriotes.

Le moine porte des chaussettes avec ses sandales, signe qu'il peut faire frais en mars, même en Italie du Sud. Au fond de la cour d'un palais du centre de Naples, le religieux ponce des angelots en bois blanc à peindre. Ces figures baroques serviront durant les nombreuses commémorations religieuses que la ville perpétue depuis des siècles. On pourrait presque se croire au XVII^e, à l'époque où églises, couvents et palais s'érigent partout et où artistes et artisans affluent pour travailler. Ce fut le cas du peintre espagnol Jusepe de Ribera (1591-1652), qui



débarque en 1616 dans la capitale de l'Italie méridionale, alors sous domination espagnole.

Sous l'élégante galerie aérienne reliant les deux ailes de ce palais, désormais découpé en appartements, des Fiat cabossées et une Jaguar flambant neuve stationnent côte à côte. Mélange des genres typiquement napolitain, où le sublime et le dégligné cohabitent depuis toujours. Devant l'église d'en face, les pommeaux des barrières représentent des têtes de mort grandeur nature, polis à force d'être touchés. Ribera lui-même a vu passer dans la

ville toutes les calamités, peste, choléra, tremblements de terre et éruptions du Vésuve. Pas étonnant qu'on voue ici aux ossements un culte sans limites.

Né dans la région de Valence, de l'autre côté de la Méditerranée, l'artiste s'est formé à Rome, où il est arrivé l'année de la mort du Caravage (1571-1610). Le jeune homme, fils d'un simple cordonnier, petit gabarit mais sacré tempérament, est fortement influencé par les clairs-obscurs dramatiques du Milanais. Les scènes religieuses et les portraits musclés de Ribera naissent du mélange détonnant entre les ténèbres du caravagisme et l'âme espagnole fière et puissante.

On monte quelques marches pour accéder au vico Santo Spirito di Palazzo, étroite ruelle cachée à 200 mètres du palais royal. Elle relie une paroisse à une autre, comme partout dans la cité qui compte, au XVIII^e siècle, cinq cents églises et plus de cent vingt couvents. Ribera a vécu ici, au pied du quartier espagnol bâti à flanc de colline par ses compatriotes. De nos jours, les Napolitains se ruinent pour acquérir des logements de 4 mètres sous pla-

fond dans ces immeubles colossaux dont les doubles volées d'escaliers se croisent à chaque palier sous des voûtes à ogives. Au fil des siècles, on a ajouté des étages et, plus récemment, des ascenseurs. Accolés aux balustres en extérieur, on dirait des fusées sur leurs rampes de lancement.

L'ascension de Ribera aura été fulgurante. En quelques années, il fait fortune et règne en maître incontesté de l'école de Naples avec sa peinture sombre et pleine d'excès, peuplée de Bacchus vautrés et d'écorchés vifs gore à souhait. Lo Spagnoletto (l'Espagnolet), comme on l'appelle, s'est allié avec un peintre sicilien implanté de longue date, Azzolino, dont il a épousé la fille unique. Son clan sait traiter avec la concurrence : les rivaux tombent malades ou meurent, comme le Dominiquin, empoisonné avant d'avoir pu commencer les peintures de la cathédrale de Naples. Ribera prend le relais.

Au Duomo – la cathédrale –, fidèles et touristes se croisent en flots continus pour visiter l'incroyable chapelle du Trésor de San Gennaro, le saint patron de la ville. Pas un centimètre carré disponible dans ce concentré de baroque sidérant. Au-dessus de l'autel de droite, une peinture signée Ribera paraît étonnamment paisible et lumineuse. Cette pâte douce et claire sera caractéristique de son dernier style, emprunté à la manière du défunt Dominiquin...

Via Toledo, l'artère principale ouverte par les Espagnols, les grandes enseignes de vêtements alternent avec les palais somptueux transformés en banques ou en musées. Plus loin, on peut sauter dans le funiculaire bleu accroché à la colline, autrefois recouverte de vergers et de vignes. Deux stations et huit minutes plus tard, le quartier du Vomero semble ouvert sur le ciel par rapport à la ville basse, stratifiée comme un millefeuille découpé en tranches serrées. Encore dix minutes de marche, et quelques escalators bienvenus, voici la chartreuse de San Martino, l'un des plus beaux panoramas sur la ville. Combien de temps fallait-il à Ribera pour y grimper en voiture à cheval ? Il a consacré quinze ans de sa vie à réaliser les peintures des voûtes et des retables de ce lieu magique. Sur la terrasse, face au Vésuve, on songe à cette citation dont on a oublié l'auteur, que toute l'œuvre de Ribera confirme : « *Naples est un paradis habité par le diable.* » – **Sophie Cachon**



Le musée Capodimonte, incontournable, abrite des œuvres de Ribera, devenu en quelques années le maître de l'école de Naples.

Une ruelle du quartier espagnol, où vécut le peintre renommé pour ses scènes religieuses et ses portraits.

Le Duomo (la cathédrale) abrite la chapelle du Trésor de San Gennaro, un concentré de baroque.



Naples, eh baie !

Population 968 736 habitants.

Avant de partir www.italia.it.

S'y rendre En train : Paris-Naples via Milan, à partir de 155 € A/R. En avion : à partir de 115 € A/R, Easy Jet ou Transavia.

A lire *L'Age d'or de la peinture à Naples. De Ribera à Giordano*, catalogue d'exposition du musée Fabre de Montpellier (2015, 464 p., 40 €).

Point de chute Hôtel

Costantinopoli 104 (à partir de 100 €). Au fond d'une cour d'un palais XVII^e siècle, un hôtel secret avec piscine. Un must. <http://costantinopoli104.it>

Du beau, du bon Concettina ai

Tre Santi. Une institution en plein quartier populaire de la Sanita, antipasti et pizza à damner tous les saints napolitains – et il y en a ! (environ 12 €). www.pizzeriaioliva.it/lapizzeria.php

Da Fofo, les meilleures pâtes aux fruits de mer de la ville dans cette adresse perchée sur la colline du Vomero (environ 15 €).

Quatre choses à faire

- 1 Quatre expositions de l'artiste contemporain Jan Fabre : « Oro Rosso », au musée Capodimonte, or et corail face aux collections permanentes. Au Pio Monte della Misericordia, face à Caravage. Enfin, au Studio Trisorio et au Madre Museum. www.museocapodimonte.benculturali.it
- 2 Où voir Ribera : pister les œuvres de l'Espagnolet dans la ville, depuis la Certosa di San Martino jusqu'au Duomo, en passant par le musée Gaetano Filangieri, sans oublier l'incontournable Capodimonte.
- 3 « Caravage à Naples », exposition sur le séjour du Milanais qui a influencé Ribera et changé la face de l'art dans la ville. Capodimonte encore.
- 4 Guide et fin gourmet : faire appel à Federica Coscino, guide agréée, francophone, historienne de l'art et passionnée de traditions culinaires locales. Une perle rare pour les amateurs d'art et de bonne chère. www.amicatoristica.it/fr/